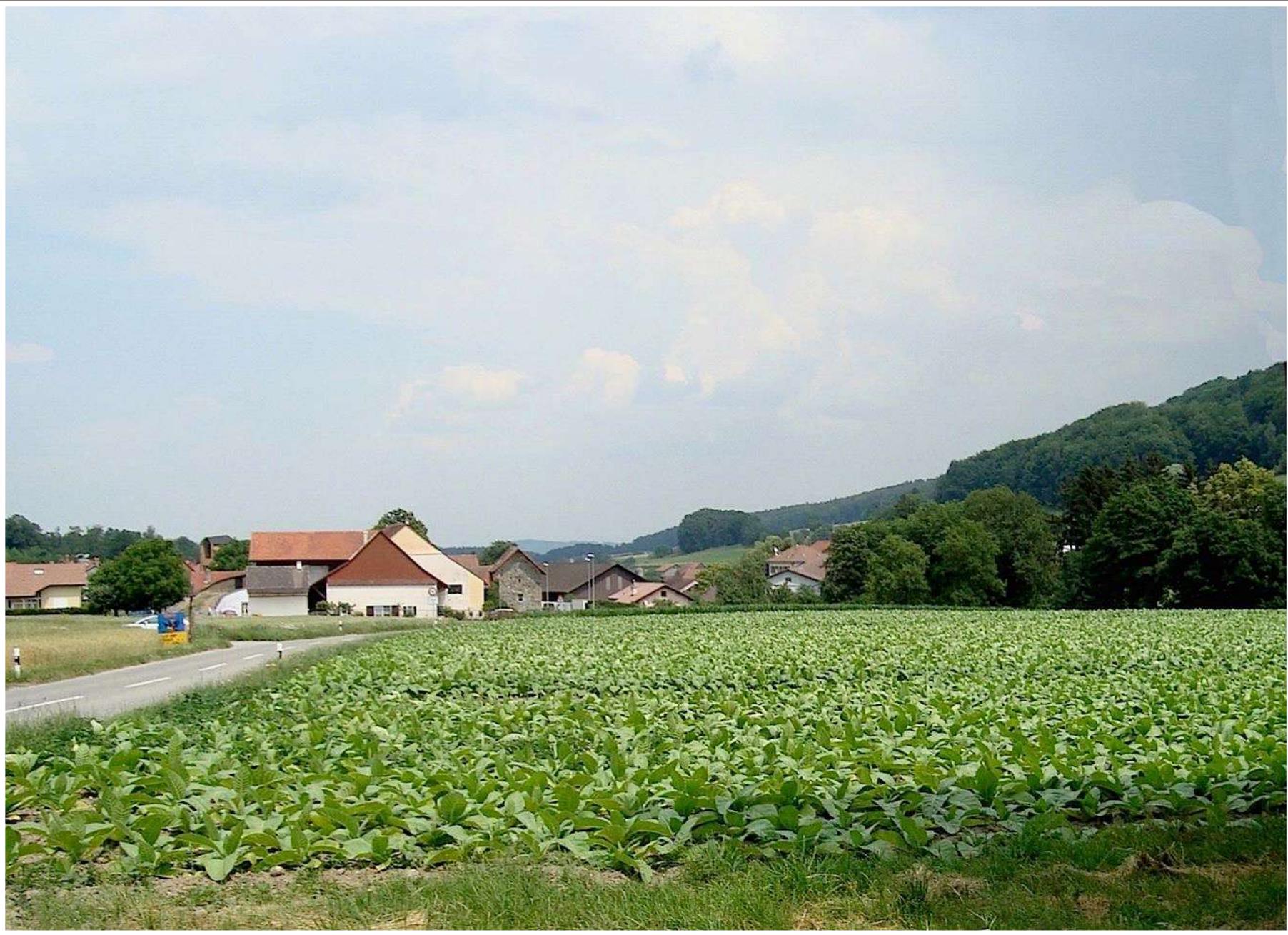


Regards pluriels sur l'univers régional passé et présent (3)





Un champ de tabac à Cheiry



*Jeunesse
de
Cheiry
en 1954*

De gauche à droite, **1er rang** Georges Musy, Georges Vez, Antoine Joye, Louis Bondallaz, inconnu, André Marro **2ème rang**, Madeleine Torche, Edith Nicolet, Julia Torche, Gabrielle Pythoud, Alice Nicolet, Jeannette Michaud, Jeannette Marro, Madeleine Tschopp, Marie-Louise Thierrin, Jean Marro **3ème rang**, Gaby Bondallaz, Ida Baeriswyl, Denise Perritaz, Louise Thierrin, Rose Nicolet, Myriam Perritaz, Antoinette Torche, Alice Pittet, Cécile Thierrin, Simone Nicolet, Louise Torche, Colette Torche, Marie-Thérèse Nicolet, Marie-Thérèse Perritaz, Vincent Pittet **4ème rang** : en retrait Bernard Bondallaz, Claude Torche, inconnu, Pierre Pittet, Aloys Marro, Raymond Joye, Albert Torche, Claude Tschopp, Hélène Bondallaz, Hélène Marro, à demi caché Paul Bondallaz, avec une pochette : un élève instituteur domicilié à Prévondavaux



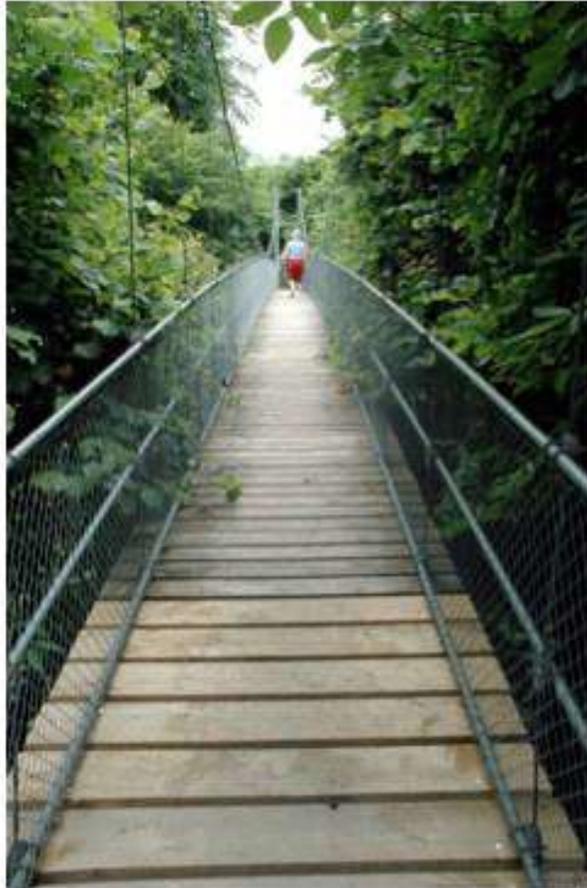
Ces grands ados figurent parmi mes premiers « émancipés » de l'école, en 1952 ou 1953. Le seul tableau dont j'ai hérité dans ma salle de classe - à part de vieux tableaux noirs ! - était celui représentant Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus... Les noms de mes grands élèves, de gauche à droite : Gabrielle Pythoud, Antoinette Torche, Myriam Perritaz, Alice Pittet, Jeannette Marro. A côté de moi, Pierre Pittet, puis un jeune Singinois venu apprendre le français à Cheiry. L'école a été rénovée dans les années suivantes.



Les divers responsables de la paroisse. De g. à dr. Madeleine Tévon, Gabriel Torche, Corinne Perrin, conseillers, Michel Vorlet, président, l'abbé Jacques Cornet, l'abbé Luc de Raemy, curé modérateur de l'UP, Jean-Marie Barras, historien, Roselyne Dessarzin, conseillère et Francine Nicolet, secrétaire-caissière.

PHOTO CONRAD MONNERAT

Dans *La Broye* du 6 juillet 2017, Conrad Monnerat rend compte de la réussite du jubilé de l'église de Cheiry, célébré le 2 juillet avec notamment le concours du chœur mixte paroissial et de la fanfare de Surpierre. Un jubilé organisé avec beaucoup d'à-propos par le Conseil paroissial. La messe, célébrée par les abbés Luc de Raemy et Jacques Cornet a été suivie de la présentation de l'historique de la construction et d'un copieux apéritif dînatoire. L'historique figure sur le site www.nervo.ch, dans la rubrique « Documents illustrés ».



Cremin - la plus petite commune du canton de Vaud - jouit d'une vue étendue sur les Préalpes fribourgeoises et sur les Alpes. Cremin est situé à proximité de l'enclave de Surpierre. Une éminence dominant la vallée de 35 mètres est connue sous le nom de Dent de Cremin. Avec un peu de chance, vous pourrez y admirer une colonie de chamois. C'est à cet endroit que passe le *sentier aventures* venant de Lucens. Il emprunte un pont suspendu inconnu de beaucoup de monde pour rejoindre le village de Cremin et son four à pain restauré. Sur ce pont, mon ami Gilbert Thierrin de Surpierre ne semble pas très rassuré... Cremin est en outre connu pour son swin-golf. C'est de Cremin que sont originaires les Badoux (avec x) tandis que les Badoud (avec d) sont originaires de Prévondavaux. Le *sentier aventures* offre 7 km de marche aux randonneurs désireux de découvrir les trésors de la région.



**J'ai légendé cette photo : JM à Barras...
C'est un tout petit village des Alpes de Haute-Provence.**



A mon âge, on voyage dans le passé... On peut même y faire de bien jolis voyages ! Cette photo a été prise en 1978, lors de l'inauguration d'une nouvelle école avec halle de gym. C'est l'année où je suis devenu syndic d'Avry-sur-Matran. L'entente était réelle au sein du Conseil et la confiance de la population acquise. Conséquence : les élections avaient été tacites.



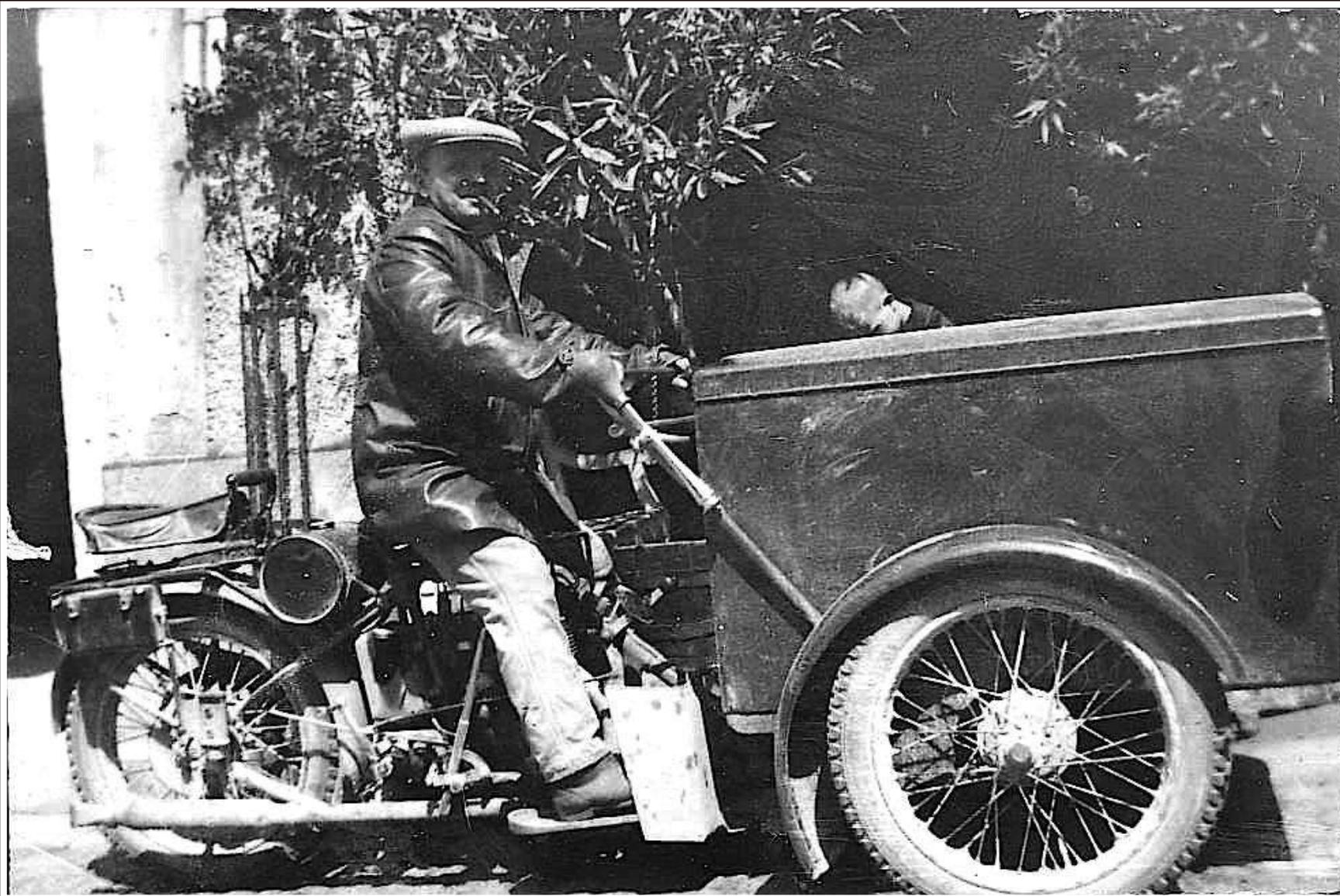
Cette photo date de 1941. On est à Montagny-la-Ville. Les deux religieuses et ma sœur Marguerite, sur la voiture hippomobile conduite par le fermier Pierre Gendre, s'en vont à Léchelles chercher des cartes de rationnement. Les « Fauvettes » actuelles sont à cette époque un orphelinat et une école ménagère appelée Ecole de service de maison. L'institut est devenu pensionnat en 1960 et EMS en 1992. La directrice de l'Ecole de service de maison est Sœur Marie-Alexandre Pernot, une religieuse française compétente, coauteur du manuel officiel des écoles ménagères intitulé "La Maison". Une religieuse vieille France, pétainiste. Elle faisait chanter à ses élèves « Maréchal nous voilà » ! Les religieuses de Montagny étaient des Sœurs de la Providence de Langres.



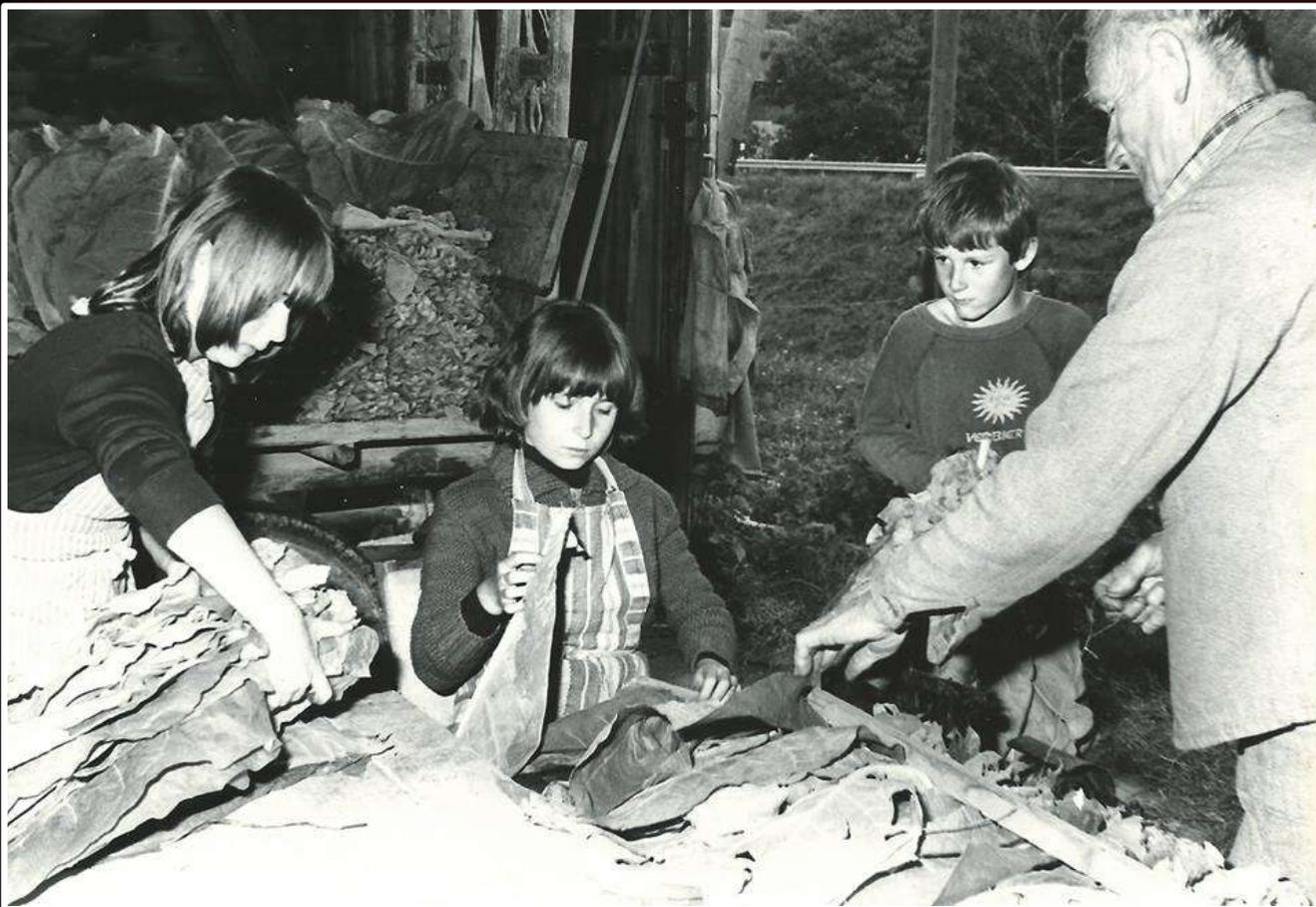
Tresser un panier

Une corbeille, une petite corbeille à une anse - un « krebillon » -, différentes sortes de paniers étaient jadis censés être tressés par des vanniers. Ceux-ci, souvent appelés bohémiens, installaient leur roulotte dans un coin isolé du village et passaient vendre leur production dans les maisons. Dans certains endroits, ils vendaient peu car des gens habiles de leurs mains, habitant le village, savaient tresser des paniers. C'était souvent des paysans. Ils s'adonnaient à cette tâche pendant la saison dite mauvaise, hors du temps des gros travaux.

Pour que les paniers soient bien réguliers et les corbeilles bien rondes, une grande habileté et une longue expérience étaient indispensables. Tresser un panier exigeait peu d'outils, pas de colle ni de vis, que la matière première, de l'osier - appelé vuji en patois - coupé dans des haies. Jean-Marc Pillonel (Sympaphonie), un de mes anciens élèves de l'EN, a reconnu le vannier. Voici ce qu'il m'écrivit : *Ma maman me confirme que c'est M. et Mme Jungi qui habitaient dans la petite maison isolée au bord des pistes, côté Payerne. M. Jungi était alors ouvrier, probablement à la briqueterie. En tant qu'ouvrier, il faisait de la vannerie à côté pour « élever sa famille ». On dirait aujourd'hui pour arrondir les fins de mois.*



Mon beau-père Clément Périsset était à l'avant-garde ! Entre 1930 et 1940, il livrait le pain de sa boulangerie d'Estavayer avec une moto équipée pour les livraisons dans les villages voisins. Un engin impressionnant !



Enfiler le tabac

A l'époque où j'étais le « régent de Cheiry », certains élèves étaient spécialement fatigués au temps de « l'enfilage » du tabac qui se faisait à la main. Jusque tard le soir. Cette scène a été découverte dans le trésor des photos de mon beau-frère Gérard Périsset. Elle a attiré les commentaires suivants de Roger Ansermet, de Vesin. « Sur la photo, l'enfilage se fait déjà avec une machine qui, d'ailleurs, est encore utilisée aujourd'hui. J'ai vécu dans mon jeune âge les diverses péripéties de la récolte du tabac.

Tout se faisait manuellement. La récolte avait lieu la journée et, le soir, nous étions tous assis sur des bancs de fortune autour du char de tabac fraîchement cueilli. Je me souviens du côté convivial qui régnait quand les dames enfilaient à l'aiguille les feuilles de tabac. On procédait alors à l'enfilage dans une ambiance quasi festive et l'on poussait la chansonnette. De 7 à 77 ans, tous étaient concernés par cette besogne. Avant les hangars à tabac d'aujourd'hui, le séchage se faisait dans les galetas. Une fois enfilé, le tabac était transporté par des enfants. Dès l'âge de 10 ans, je devais l'apporter à mon papa perché sous le toit où il « pendait le tabac ». Voilà ce qu'était la récolte dans la Broye dans les années 50. » Magali Joye-Rey signale qu'elle est présente sur la photo, avec son frère et sa sœur, et leur grand-papa, Jean Rey, de Montet.



Mon beau-frère Paulet Périsset, boulanger-pâtissier à Estavayer (à gauche), était ouvert non seulement à ses proches et à son prochain, mais il a manifesté de sérieux intérêts dans plusieurs domaines, à part son métier : les chevaux, l'histoire locale et régionale - activité au musée - , le balisage en vue du tourisme pédestre - photo avec Jean Rey -, la collection de matériel militaire en souvenir du temps où il était sergent. Paulet avait un nombre considérable d'amis.



Daniel de Raemy,
historien, m'a écrit
au sujet de ces deux
tours proches du
couvent des
Dominicaines
d'Estavayer :

*Le volume de Ric
Berger consacré à
Estavayer contient
des erreurs. En effet,
la confusion vient du
fait que ces deux
tours, lorsqu'elles ont
été acquises par les
Dominicaines dans
les années 1870 ont
été rebaptisées par
ces dernières tours de
St-Pierre et
de St-Paul.*

*Les appellations anciennes sont en effet **tour de Lombardie ou Lombardy pour la circulaire** et **tour de Savoie pour la rectangulaire**, cette dernière étant en fait la tour maîtresse du château de Renaud d'Estavayer, construit à mon sens à la fin du XIIIe siècle, acquis par les Savoie en 1349, d'où son nom. Signé : Daniel de Raemy*



Le château et la chapelle de Russy (près de Dompierre Frg)

L'historique de la commune de Russy nous apprend que le château, bâtie du XVI^e siècle, fut la **résidence d'été de l'évêque Joseph-Nicolas de Montenach**. Celui-ci le fit agrandir en 1762. Auparavant, se succédèrent au château d'importantes familles de Fribourg : les Werlhy - à l'origine de la construction vers 1500 - les de Montenach, les de Techtermann. Le château est la propriété de la famille de Gottrau depuis le XIX^e siècle.

Dédiée à St-Nicolas de Myre et consacrée en 1762, la chapelle a été édifée au temps de Mgr de Montenach. Celui-ci a fait ériger le sanctuaire à côté de son manoir. **La chapelle abrite les portraits des six évêques canonisés du diocèse** : les saints Protais, Henri, Amédée, Boniface, Guillaume et Marius. Elle conserve aussi sous son retable baroque restauré un témoin de l'histoire religieuse. C'est le reliquaire de saint Modeste dont les restes, visibles dans une châsse, furent ramenés des catacombes de Rome par Mgr de Montenach. Celui-ci a légué la chapelle à la commune.



La scène se passe au Hohberg avec les anciens du Conseil communal d'Avry et leurs épouses : à partir de la gauche - sans être de gauche ! - Roland Berset, Henri Gétaz, Marius Barras, JMB, Charly Page, René Rossier hélas décédé. Je péroré et tous m'écoutent, sauf devinez qui ? Ma femme, Colette, qui connaît sans doute une histoire maintes fois entendue !



Le chalet du Hohberg appartient à la Section Moléson du CAS (Club alpin suisse). Durant la dernière semaine de juillet, j'y passe quelques heures avec ma famille et des amis. Des joueurs de cor - dont Clarisse Cerf qui assume à la fin juillet le gardiennage avec ma fille Bernadette - ont créé le jour de notre visite une atmosphère festive tout spécialement appréciée en région alpestre.



Solange Berset et Clarisse Cerf sont des ferventes du cor et s'exercent souvent ensemble.

Ici, elles font écho à trois autres joueurs de cor des Alpes.

Photo prise le vendredi 28 juillet 2017 au chalet du Club alpin du Hohberg.



Paysage photographié depuis le chalet du Hohberg



Inauguration du monument rappelant le bombardement

Bombardement de Praratoud, 13 juillet 1943; Liberté du 14 juillet

Entre minuit et quart et minuit et demie, des avions survolent le village à cinq ou six reprises, dans un fracas de moteurs assourdissant, comme si les équipages cherchaient à repérer le lieu où ils se trouvaient ou un terrain d'atterrissage.

Cinquante à cent bombes éclairantes furent lancées. Elles entourèrent le village d'un cercle de feu. Une forte détonation se produisit.

Les vitres des fermes volèrent en éclat, les portes éclatèrent, après quoi tout rentra dans le silence. Une bombe de gros calibre était tombée à l'entrée du village ; les éclats détériorèrent plus ou moins gravement une quinzaine de maisons. Les cultures, dans un large rayon alentour du point de chute, furent anéanties et les arbres brûlés. Police et détachement de l'armée ont procédé à une vision locale et ont découvert sept bombes non explosées. La population de Praratoud a été momentanément évacuée. Se sont rendus sur les lieux : Bernard de Weck, président du gouvernement, Jules Bovet, conseiller d'Etat, Léonce Duruz, préfet de la Broye, Augustin Meuwly, préfet de la Singine, Louis Gauthier, chef de la police.

En juillet 1943 : 10 juillet : débarquement anglo-américain en Sicile; 25 juillet : chute de Mussolini; septembre 1943 : capitulation de l'Italie

Praratoud, dans l'enclave de Surpierre, a été bombardé pendant la guerre 1939-1945 ! Une dia figurant sur mon site www.nervo.ch, dans « Documents illustrés », *Surpierre et Région*.



Près de ma porte d'entrée, la présence d'une borne étonne les visiteurs **On devine, rongée par le temps, la silhouette de l'ours de Berne.**

Histoire de cette borne : **en 1536** Berne a conquis le Pays de Vaud, un ensemble, sans liens quelconques de seigneuries, créées ou défaites au gré des héritages et des conquêtes. A la même date, Fribourg se livre à des conquêtes importantes qui formeront plus tard, en partie du moins, les districts de la Broye, de la Glâne, de la Veveyse.

Entre les actuels cantons de Fribourg et de Vaud, les bornes portaient **entre 1536 et 1798** d'un côté l'ours de Berne, et de l'autre l'écusson fribourgeois. Cette borne, amenée près de ma maison par les soins de Paulet Périsset, était l'une de celles posées entre les enclaves fribourgeoises et le bailliage bernois que formait l'actuel canton de Vaud. La plupart de ces anciennes bornes ont été cassées. Mais celle-ci a été sauvée !



Une restauration modèle !

C'était jadis à Onnens la ferme du château, propriété de la famille de Weck, puis de Dagobert Zwimpfer dès 1931. Quand j'étais enfant, c'était « chez le syndic » Séraphin Delley. Puis ferme et domaine ont été cédés à la famille d'Adrien Rossier, arrivée de Grandsivaz. A la fin du XXe siècle, le domaine a été loué et la ferme, abandonnée, s'est totalement dégradée. Elle était dans un état déplorable jusqu'à ce qu'une restauration totale redonne leur cachet à cette ferme et à son annexe uniques en leur genre avec leurs colombages. La grange annexée à la ferme a été démolie.

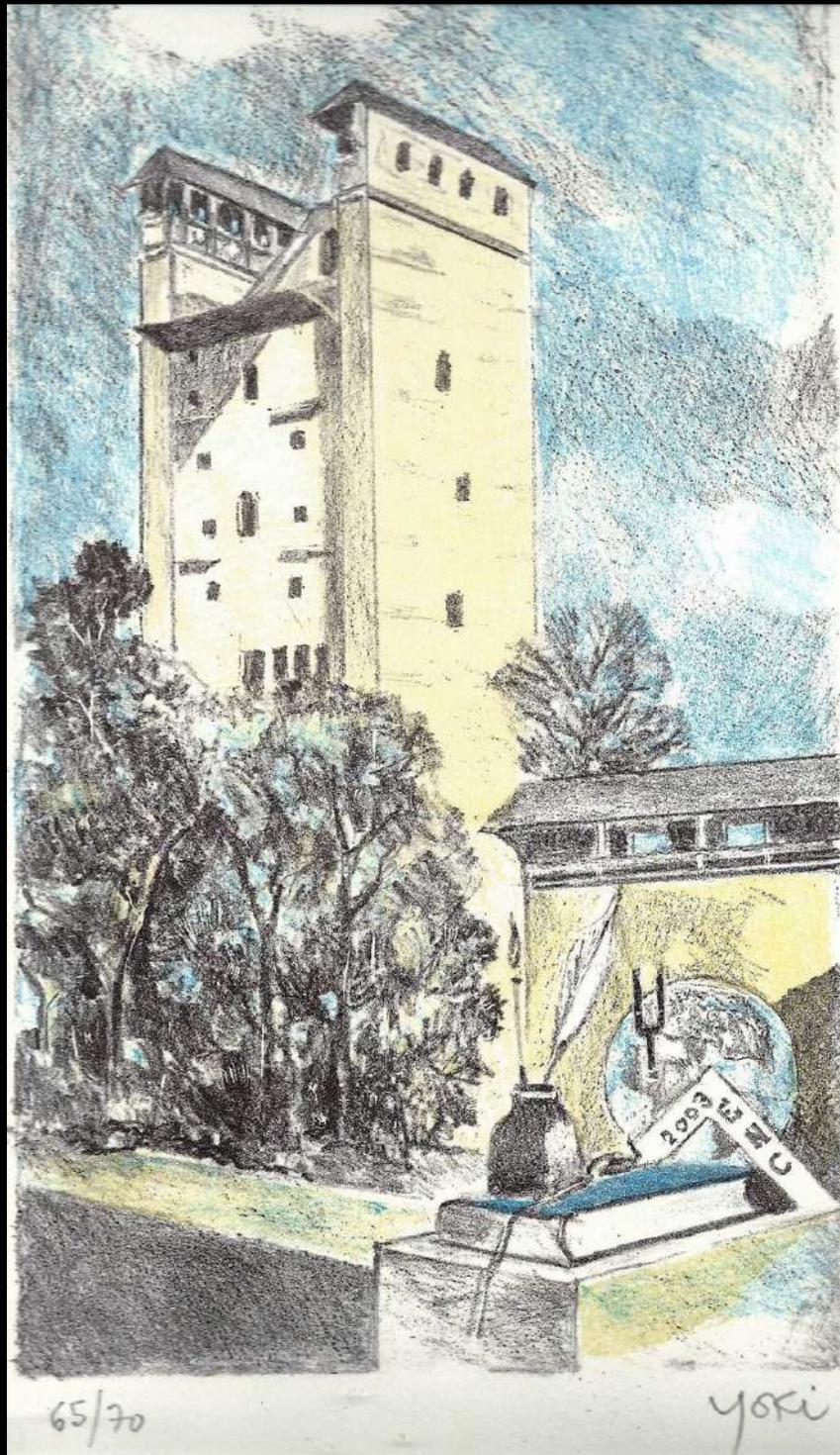


Ils étaient jeunes !

De droite à gauche, Denis Clerc, conseiller d'Etat, Georges Chardonnens, curé de Corpataux-Rossens, Geneviève Clerc, née Gobet, institutrice, épouse de Denis, un enfant de Geneviève et Denis, Félicien Morel, conseiller d'Etat.

Denis Clerc a été conseiller d'Etat de 1971 à 1976 et de 1981 à 1991, et Félicien Morel de 1981 à 1996.

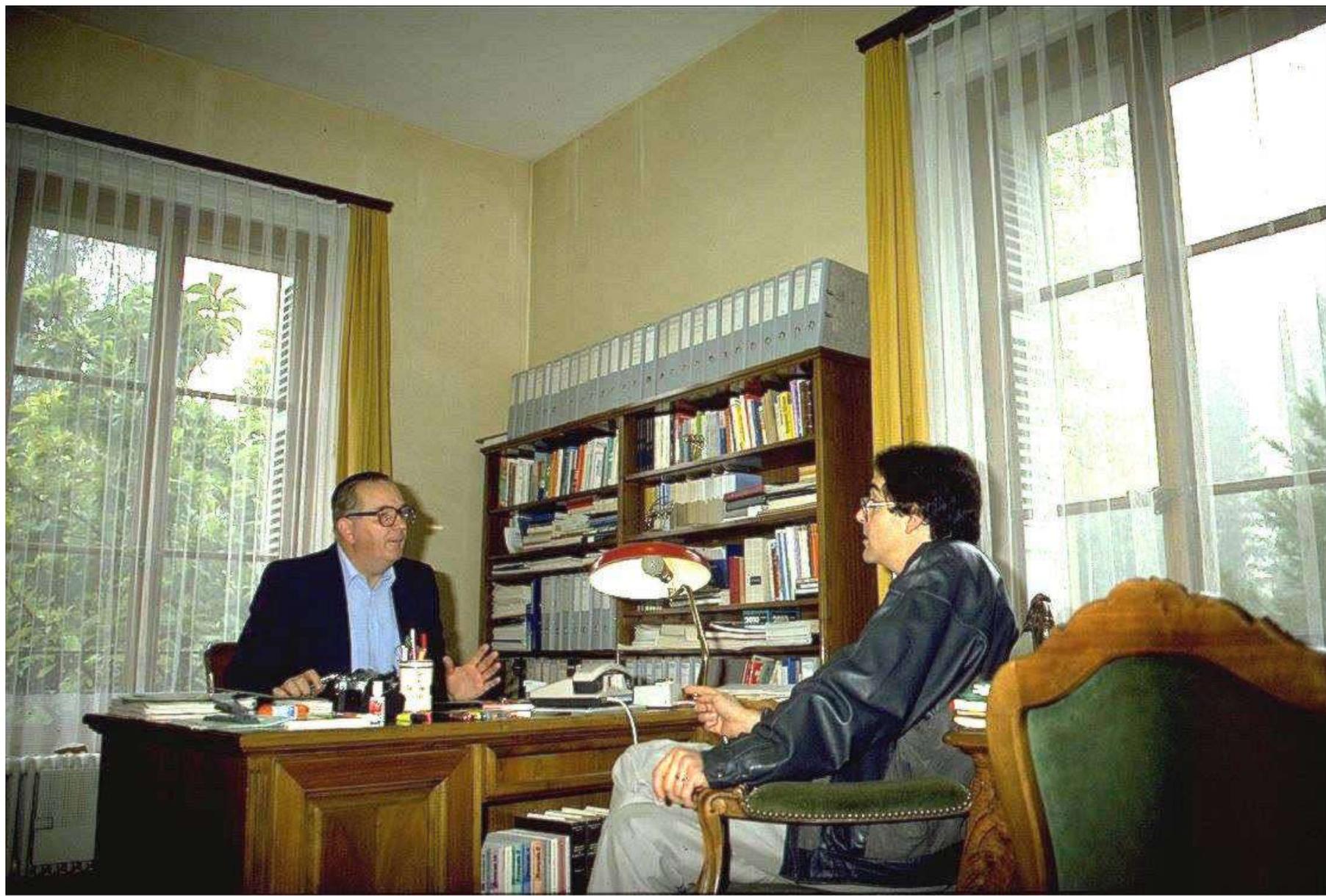
Georges Chardonnens a été le dernier des 70 vicaires de la paroisse de Surpierre, de 1956 à 1958.



Puis est survenue la HEP...

En 2003, à l'occasion de la sortie de la dernière promotion de l'Ecole normale, Yoki a réalisé cette lithographie. Un souvenir empreint de nostalgie...

Yoki a bien résumé les activités propres à l'ENC qui fermait des portes ouvertes en 1859 et qui avait connu au cours du temps d'incessantes améliorations évoquées sur la lithographie : ouverture au monde (globe terrestre), place importante réservée à la musique instrumentale et chorale (diapason), langue maternelle et peinture (plume et pinceau). Et, sur le livre, une souris d'ordinateur avec fil.



Dans mon bureau de l'Ecole normale avec Jean-Luc Meuwly, professeur. J'ai assumé la direction de 1984 à 1994. Pas encore d'ordinateur et de téléphone portable dans le bureau du directeur ! Ces « outils » apparaîtront vers 1990. Quand a débuté ma retraite, en 1994, j'étais l'un des premiers dans le canton de Fribourg à disposer d'internet sur mon Mac.



L'orgue de l'École normale qui a permis la formation de nombreux organistes à l'époque où les « régents » devaient souvent assumer les fonctions de directeur de la chorale paroissiale et d'organiste. Cet orgue a disparu lors de la création de la HEP en 2003.

A l'orgue, Ryoko Naef, professeur.



**Les contacts
entre les Ecoles
normales de
Rimnicu Vilcea
(Roumanie) et
celle de
Fribourg ont
surtout eu lieu
dans les
années 1992 et
1993.**

De gauche à droite, Michel Bavaud, Augustina Constantinescu - à l'origine des échanges entre les deux pays - le professeur d'histoire de l'EN de Rimnicu, Maguy Morel, Michel Chevalley, Bernard Morel. Que de découvertes en Roumanie ! L'une d'elles a été la « tuica », de la goutte de prunes offerte dès le matin... Chez un potier où les normaliens avaient acheté à très bon compte des poteries remarquables, le vendeur m'a invité avec Nicolas Fragnière - à l'époque étudiant à l'ENC - à monter à l'étage où nous attendait un pot de tuica !



Photo de deux professeurs, prise à Hauterive : **l'abbé Bovet - illustre compositeur - et Auguste Overney**, moins connu mais une personnalité très riche. Auguste Overney, surnommé Job, a enseigné - surtout le français - à Hauterive de 1927 à 1939, puis à l'EN de Fribourg de 1943 à sa retraite en 1965. Il est présenté sur mon site www.nervo.ch dans « Episodes de la vie fribourgeoise IV », p. 28. Un professeur éveilleur, enthousiaste, ardent, voire excessif parfois.

Philippe Meirieu, dans « L'école mode d'emploi » ESF, 1985, met en évidence l'enthousiasme du maître, une des clés du succès de l'enseignement : la passion naît de la rencontre d'une personne, animée elle-même d'une passion et susceptible de la faire partager... Overney, passionné, transmettait la passion.

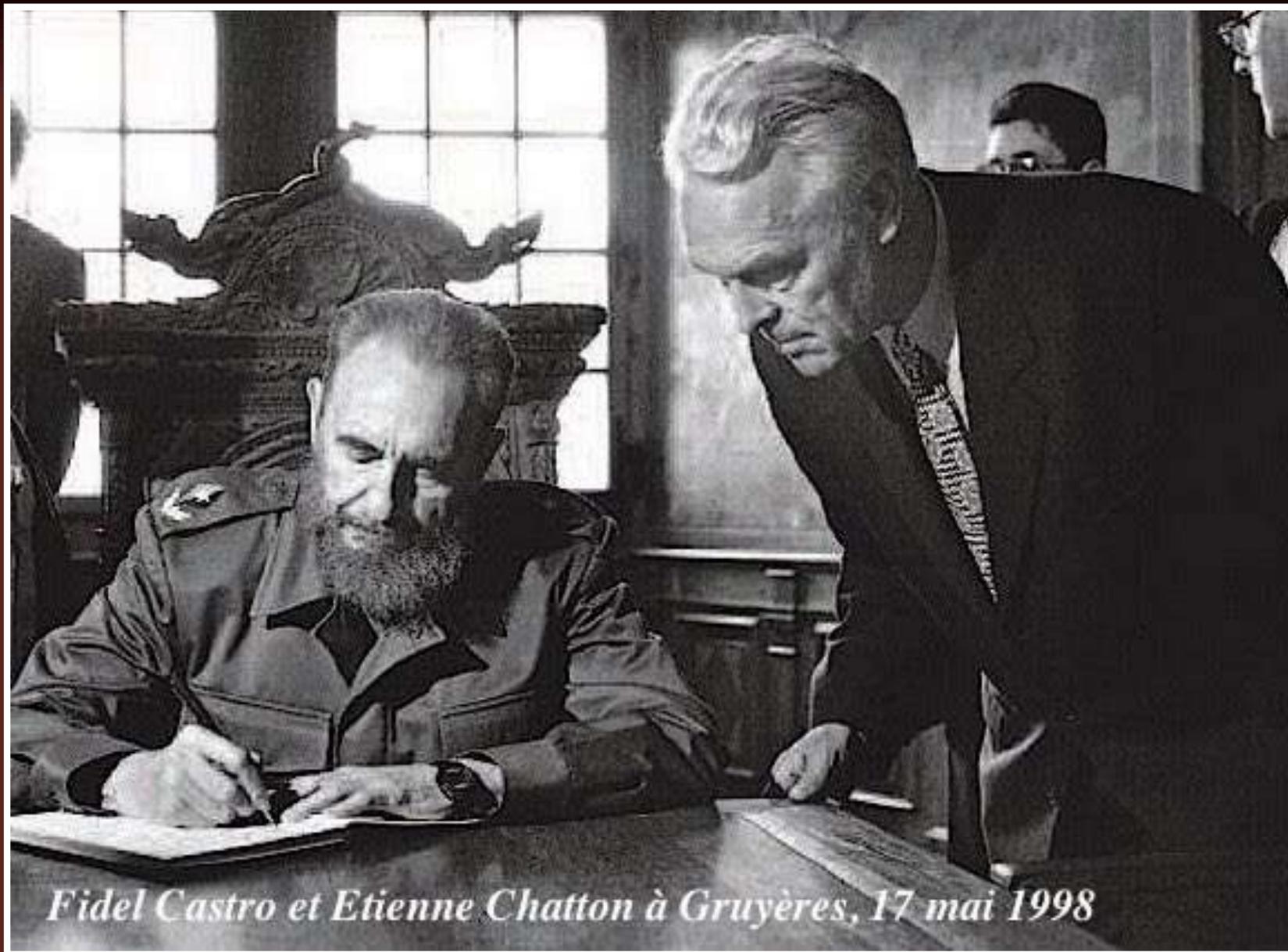


L'abbé Pierre Kaelin et Charles Jauquier, que j'ai photographiés à Garmiswil après un dîner pris en commun.

Le 11 mars 2017, 22 ans après son décès, Pierre Kaelin a rejoint l'abbé Bovet dans le caveau des chanoines de la cathédrale de St-Nicolas.

Charles Jauquier, décédé en 1998, était soliste dans les chœurs dirigés par Pierre Kaelin dès 1940 : *Le Joli Chœur de Bercher, La Chanson de Fribourg, Le Chœur symphonique de la cathédrale*. Au sujet du *Joli Chœur de Bercher*, un chapitre lui est réservé dans *Textes*, sur mon site www.nervo.ch

Charles Jauquier a collaboré en outre avec divers chœurs tant en Suisse qu'à l'étranger. Il a été apprécié en sa qualité de ténor de renommée internationale.



Fidel Castro et Etienne Chatton à Gruyères, 17 mai 1998

Etienne Chatton a été mon camarade d'étude à l'Ecole normale. Il a réalisé un travail remarquable en sa qualité de conservateur des monuments historiques. Conservateur du château de Gruyères, il y a fondé le Centre international d'art fantastique. Il est décédé le 31 décembre 2007 et inhumé à Belfaux, la paroisse de sa jeunesse car il habitait La Corbaz. Photo Nicolas Repond.



**Promotion au grade de major EMG de mon petit-fils Joël Oberson.
André Blattmann, commandant de l'armée, lui serre la main.**



Un super Netton Bosson ! Le tableau est intitulé « Rencontre ». Gilbert Fleury a édité la photo comme carte de vœux : <http://www.egf.ch/>



Ste Apolline, près de Villars-sur-Glâne

Le pont de Ste-Apolline, nommé jadis pont de la Glâne, a été faussement attribué à l'époque romaine. L'existence d'un pont ancien a été prouvée avant 1243.

Des documents historiques attestent qu'un premier pont en pierre fut construit vers 1508-1509, sans doute à la suite de plusieurs ponts précédents en bois.

Le pont actuel en tuf date du XVIe ou XVIIe siècle. Il fut jadis très important à cause de sa situation sur l'ancienne route Fribourg-Bulle. La chapelle, mentionnée pour la première fois en 1147, fut reconstruite en 1566 après un incendie. Sainte Apolline, vierge et martyre, offre son aide en cas de rage de dents. Les nombreuses découvertes de dents cariées près de la chapelle prouvent qu'on avait souvent recours à elle.



Procession de la Fête-Dieu à Surpierre dans les années 1960



**Une tradition abandonnée :
la mise du « bâton » de sainte Marie-Madeleine !**

« La Madeleine » était l'une des principales fêtes dans l'enclave de Surpierre. Elle était célébrée le dimanche qui suit le 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine, seconde patronne de la paroisse, la première étant la Vierge Marie. L'événement principal était la mise du « bâton de la Madeleine ». Le bâton est une hampe longue, surmontée d'une double statue représentant sur une face la Sainte Vierge et sur l'autre sainte Marie-Madeleine. Autour de la double statue sont implantés quatre cierges ornés de fleurs artificielles. L'honneur de porter le bâton, dans les grandes processions, s'acquiert chaque année aux Vêpres solennelles de « La Madeleine ». Le prédicateur de la fête met le bâton aux enchères, Celles-ci se font en florins de Moudon ; un florin correspond à 60 ct. L'adjudication revient au plus offrant. Jadis, les gens venaient de loin pour suivre les enchères dans l'église. Le chanoine Noël, natif de l'enclave de Vuissens proche de celle de Surpierre, était spécialement doué pour diriger cette mise. Il la faisait monter avec son bon accent broyard, tout en parsemant son propos de boutades. Hilarité dans l'assistance ! Le chanoine Pierre Noël - décédé en 1979 - figure sur la photo. Le porteur du bâton est Henri Torche.

Miser « le bâton » était une manière de s'associer aux frais du culte. Le montant de la mise était destiné à contribuer au luminaire de l'église : les cierges, les bougies et les lampes à huile avant l'arrivée de l'électricité. N'aurait-il pas été facile de trouver une autre destination au montant de la mise et de conserver la tradition ?

Le chanoine Pierre Noël, un curé hors du commun !

Le chanoine Pierre Noël est décédé le 1er août 1989. Il avait 74 ans. « La Liberté » du lendemain a consacré à l'inoubliable curé des articles signés Christophe Schaller et Jean-Luc Piller. L'office d'enterrement a été célébré à la cathédrale de Saint-Nicolas et l'inhumation a eu lieu au cimetière de Vuissens.

Les principaux passages de l'article de Jean-Luc Piller : « Sa serviette à miracles »



Quel Dzodzet n'a pas, une fois dans sa vie, côtoyé le saint homme ?

« T'es le fils à qui ? » me lance-t-il, l'air malicieux. Et de réciter, en guise de réponse, l'arbre généalogique du pays de Fribourg... Une mémoire encyclopédique. Eléphantesque. A la mesure de sa curiosité, de son intelligence.

« Tu m'diras pas que t'es venu à l'hôpital voir ta femme à pied... Moi, je vais redescendre à la rue des Epouses... » L'invite est claire.

Spontanée. Le contact est branché, il ne rompra plus. Alors on quitte l'hôpital sans oublier de prendre à la réception, la serviette. « Je la laisse là, histoire de ne pas l'oublier dans une chambre... » Une serviette ? Que dis-je ? Un tabernacle, une pharmacie, un kiosque, un cabinet de psy ! Car, dans les corridors des hôpitaux, comme dans ceux des prisons, dans la rue comme au bistrot, le curé Noël apporte la vie. Un paquet de « Virginie » au prisonnier. Une médaille de la Vierge dans une boîte en plastique rose pour la maman du bébé. Un souvenir au vieillard hospitalisé. Un réconfort au désarroi. Une solution au problème. Une présence à la solitude. Bref, un type « bonnard » comme témoignait cet ouvrier du barrage de Rossens.

Car le curé Noël, c'est l'aumônier des ouvriers du barrage de Rossens. Mais c'est aussi le pasteur de la paroisse Saint-Jean à Fribourg, avec la prison, le hockey et Gottéron. Un verre de pomme à la main, le long de la bande, il encourage, que dis-je, il tance les joueurs locaux. Ses canons de la volonté divine sur terre, à lui, ont fait tonner, parfois avec bruit, ceux de l'autorité ecclésiastique. Mais toujours il obéira. « Je ne veux pas boquer dans mon coin », me confiait-il, l'été 1975, alors qu'il quittait sa paroisse en Vieille-Ville...

Le curé Noël est parti. Le matin du 1^{er} août. Sacré patriote ! Il ne reviendra plus. C'est un peu comme si la cathédrale Saint-Nicolas s'effondrait. Adieu, M'sieur le chanoine ! Au revoir, curé Noël, à vendredi. Pour votre dernier enterrement.



ONNENS (Fribourg) - Centre du village

Domage que l'auberge d'Onnens soit fermée. C'était un lieu de rencontres où les « rognés » de village pouvaient éclore puis se dénouer. Dans un village sans auberge, des clans pouvaient naître, durer et se détester plus longtemps.

La preuve que l'auberge d'Onnens s'appelait bien l'Union fédérale, et non pas l'Union

Le vendage - local enfumé où l'on consommait - était comble le dimanche. Je me souviens que certains quittaient l'auberge en zigzaguant sur toute la largeur de la route... A droite de la photo, ce dispositif allongé permettait l'accès à la cave. Je me souviens des blocs de glace qu'amenait un camion. Ces blocs étaient conduits à la cave où ils gardaient les boissons et les victuailles au frais. C'était avant l'époque des frigos et des congélateurs. A gauche, la grange. Un petit domaine agricole accompagnait souvent le bistrot. Le « patron » s'en occupait et son épouse dirigeait l'auberge. A Onnens, le dépôt de sel pour la commune se trouvait à l'auberge. On n'en trouvait pas dans les magasins, le sel étant une régie de l'Etat, un droit régalien, terme qui signifie « qui appartient au pouvoir ».



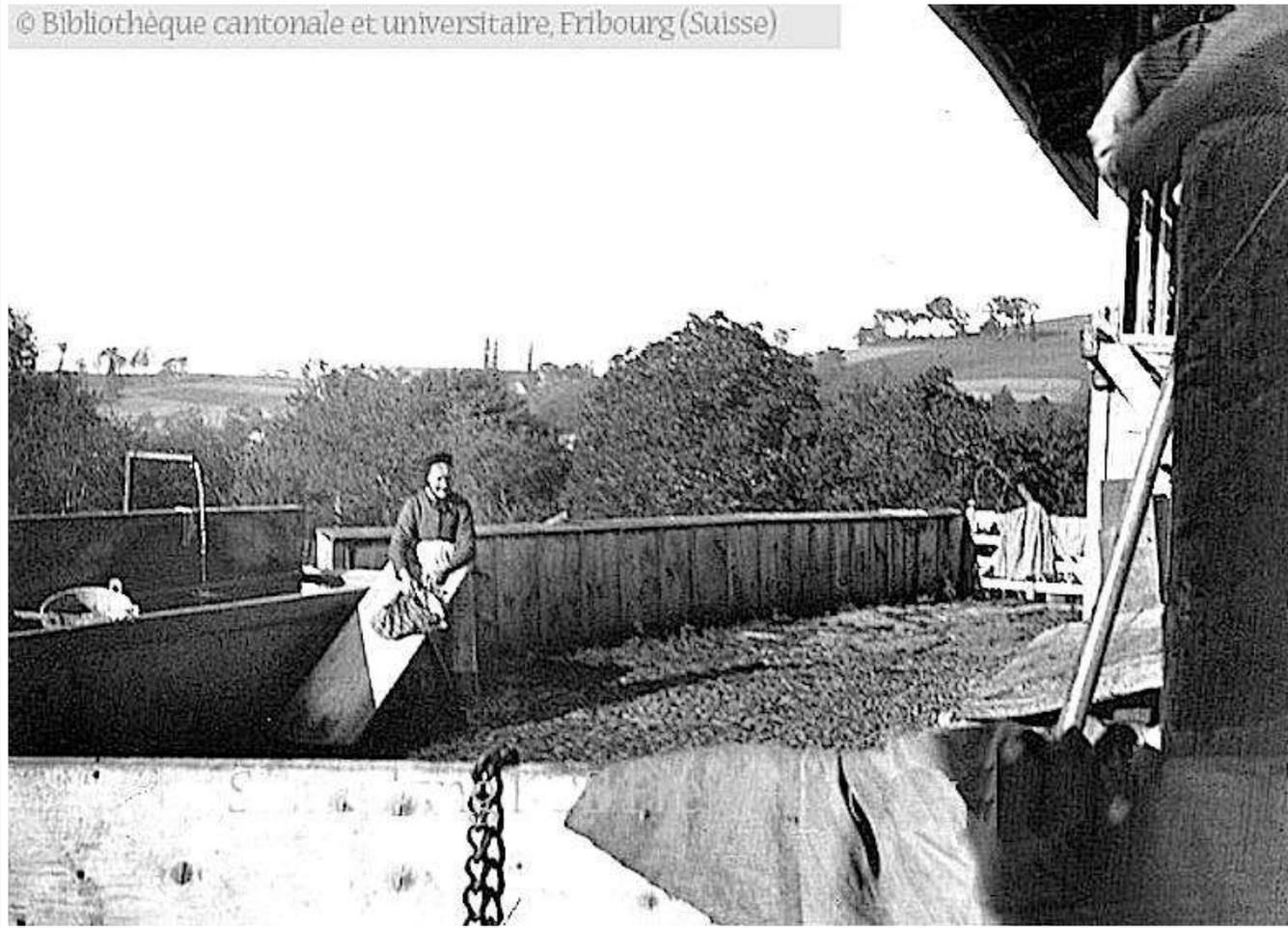
Les jeux de quilles d'autrefois

Il y en avait dans chaque village, ou presque. Les hommes, le dimanche - en principe après les offices religieux - allaient « jouer aux quilles ». Le jeu se trouvait à proximité de l'auberge. Après les vêpres, les garçons se chicanait pour être les premiers à « raquiller », redresser les quilles. Un moyen de gagner 20 ct. Les joueurs formaient deux équipes. Celle qui totalisait le plus de quilles abattues était gagnante et payait son dû, souvent il s'agissait des consommations.

Le Glossaire des patois de la Suisse romande, sous l'article douves, donne des explications sur les jeux de quilles :

Le jeu de quilles allongeait ses douves de terre à côté de l'auberge et, au bout, il y avait une petite cabane. Il fallait restaurer les douves chaque printemps en leur ajoutant une nouvelle couche de terre glaise.

Le jeu de quilles de mon village d'Onnens ressemblait beaucoup à celui-ci. Il était situé à proximité de l'auberge de l'Union fédérale.



Quand on faisait la lessive au « bassin »...

La lessive s'est faite à la fontaine, souvent dénommée « bassin » jusqu'à l'apparition des machines à laver le linge, autour des années 1950. Les étapes de la lessive sont décrites dans le livre d'école ménagère *La maison*, de Jeanne Plancherel, chef du service de l'enseignement ménager et de Sœur Marie-Alexandre Pernot, une religieuse française de l'Ecole de service de maison de Montagny-la-Ville. Le livre que j'ai en mains fait partie de la quatrième édition de *La maison*, en 1950.

Etapes de la lessive. Elle se faisait deux à trois fois par an : 1) le trempage 2) le dégrossissage au bassin sur la planche à lessive, avec brosse et savon (photo) 3) la cuisson dans la couleuse avec ajout de poudre à lessive 4) un second lavage et le rinçage 5) l'essorage par torsions faites à la main 6) l'étendage, souvent dans un pré, sur des cordes tendues entre « des perches d'haricot »... Et gare aux coups de vent ! J'ai vu ma maman désolée quand les draps de sa lessive étaient tombés dans le pré à Dafflon. Celui-ci se trouvait, à Onnens, à proximité de l'école où nous habitions !

Cette photo (BCU) représente Anne Biolley-Kolly, à Treyvaux, vers 1900.



Photo Simon Glasson

Cuisinière de jadis appelée potager

Une photo Simon Glasson qui rappellera des souvenirs aux aînés : la maman en « tablier de cuisine », le potager à bois avec sa bouilloire, le secteur chauffage en trois parties : celle du feu, celle du tirage et celle des cendres. On voit, sous le bras droit de la cuisinière, la corbeille pour amener le bois et, suspendu au potager, le « litre »...

Bien souvent, autrefois, le sens des textes n'était pas expliqué !

On craignait jadis de former l'esprit critique. La vérité était une, et beau droit le sillon qu'on devait suivre. On répétait et récitait souvent sans comprendre. Des curés et des membres du corps enseignant s'abstenaient de donner des explications. L'Eglise nous habitua à cette incompréhension avec ses offices en latin. Qu'elles étaient longues - par exemple - ces vêpres des dimanches après-midi, avec ses psaumes suivis parfois d'une procession et toujours d'une bénédiction du Saint-Sacrement. Les enfants en âge scolaire étaient obligés d'y assister. Les Vêpres m'ont laissé, comme jeune chantre à Onnens, un vivant souvenir. Anselme Longchamp, le charron maître-chantre, « distribuait » les psaumes. Certains chanteurs étaient terrifiés de devoir chanter seuls. Un chantre débitait les syllabes latines à toute vitesse et en les estropiant. Anselme ne disait pas : « Tu prends l'*In exitu Israel*, mais tu prends l'**Inexitui**. » De même, on appelait le *Vexilla Regis* le **Vexilaré**. Le français n'était guère mieux compris. A la Pentecôte, il fallait chanter l'**Espritsaintdé** : Esprit Saint descendez en nous... Les chantres ne comprenaient pas un mot de latin. Mais, certains y étaient indéfectiblement attachés. La tradition, le conservatisme, leur étaient chevillés au corps. Quand un nouveau régent d'Onnens, directeur de la société de chant de 1965 à 1967, a voulu introduire du français dans le chant d'église, ce fut une révolution... et des démissions !

Un exemple d'espèce d'endoctrinement à la gloire de la patrie, de son drapeau sublime et de ses soldats héroïques : le poème d'Eugénie Vicarino mis en musique par l'abbé Bovet. C'est ***L'hymne au drapeau***. Eugénie Vicarino, dans le premier quart du XXe siècle, a publié des poèmes dans divers journaux et revues, sur des sujets variés que l'on peut retrouver sur internet. Le style en est parfois ampoulé. Voir : « Sur champ de pourpre » reproduit sur la dia suivante. Les paroles de ce chant - comme celles d'autres œuvres - n'étaient bien souvent pas commentées. On chantait « Saint-Jacques aussi frère des Thermopyles » sans trop savoir ce que ça signifiait... Pourquoi ne pas avoir expliqué que le courage et le sacrifice des Spartiates étaient devenus légendaires. A Saint-Jacques sur la Birse, près de Bâle, en 1444, après 10 heures de bataille acharnée et le massacre de 1500 confédérés, le dauphin - qui deviendra le roi de France Louis XI - a réalisé qu'il a perdu un trop grand nombre de ses mercenaires endurcis, les Armagnacs, contre ce faible nombre de jeunes soldats suisses. Il s'est retiré de la Suisse. Cette bataille a contribué à la réputation des mercenaires suisses en Europe et surtout en France.

130. Hymne au drapeau.

Paroles de Mlle E. Vicarino.
Musique de J.B.

Maestoso. (à 4 temps.)

1. Surchamp de pour-preu-ne croix blan-che
2. C'est le Grüt-li, — Sem-pach, Mo-rat, Grand.
3. Il t'en sou-vient, — et c'est ce qui te

luit, Sym-bo-li-sant Pâ-me de la pa-
son, Saint-Jac-que aus-si frè-re des Ter-mo-
rend Cher à nos cœurs, dra-peau d'un peu-ple

tri-e! A-vec fer-veur, — com-me lorsque l'on
py-les, Où nos aï-eux mouraient fiers et tran-
li-bre! D'amour pour toi, — cha-cun tres-sail-le et

pri-e, Nous l'ac-clâ-mons, dra-peau su-bli-
quil-les, Sûrs qu'à la gloire ils payaient leur ran-
vi-bre, Et c'est en-cor ce qui te rend plus

1

me, en lui Re-li-sons-les, ces pa-ges de l'his-
çon, Sûrs qu'à ja-mais ils brisaient les en-
grand; Sur les som-mets du Bien, de la Jus-

toi-re, — Qu'a-po-thé-o-se un so-
tra-ves — Il t'en sou-vient, — dra-
ti-ce, — Tu flot-te-ras — tou-

leil de vic-toi-re, Qu'a-po-thé-
peau de tous ces bra-ves? Il t'en sou-
jours, ô dra-peau suis-se! Tu flot-te-

o-se un so-leil de vic-toi-re!
vient, dra-peau de tous ces bra-ves!
ras tou-jours, ô dra-peau suis-se!

1

... ces pages de l'histoire qu'apothéose un soleil de victoire !



A Waterloo, Colette, son petit-fils Gabriel, son frère Gérard Périsset.

Rappel historique

Napoléon, qui avait été emprisonné à l'île d'Elbe, est parvenu à reconquérir son trône. C'était à la suite d'une marche à travers la France, brillamment achevée à Paris. Le roi Louis XVIII s'est enfui à Gand. Les puissances européennes, Angleterre, Prusse, Autriche, ont relancé la guerre contre l'empereur, considéré comme un usurpateur. Napoléon a rassemblé une nouvelle armée et a gagné la Belgique. Après quelques succès, cette armée a affronté les Britanniques à Waterloo **le 18 juin 1815**. L'armée de Napoléon fut battue. Avec cette défaite s'envolait l'espoir d'une restauration impériale.



Un but d'excursion pas très éloigné, avec à la clé une « golée » de vin jaune !

Colette et notre amie Michèle Dorand, de Lons-le-Saunier, à Château-Chalon, une commune française viticole du Jura français, en Bourgogne-Franche-Comté. Haut lieu du tourisme jurassien, Château-Chalon est classé parmi « les plus beaux Villages de France ». Son vignoble produit les vins jaunes les plus réputés du vignoble du Jura sous l'appellation Château-Chalon (AOC). Un produit de référence de la gastronomie franc-comtoise...

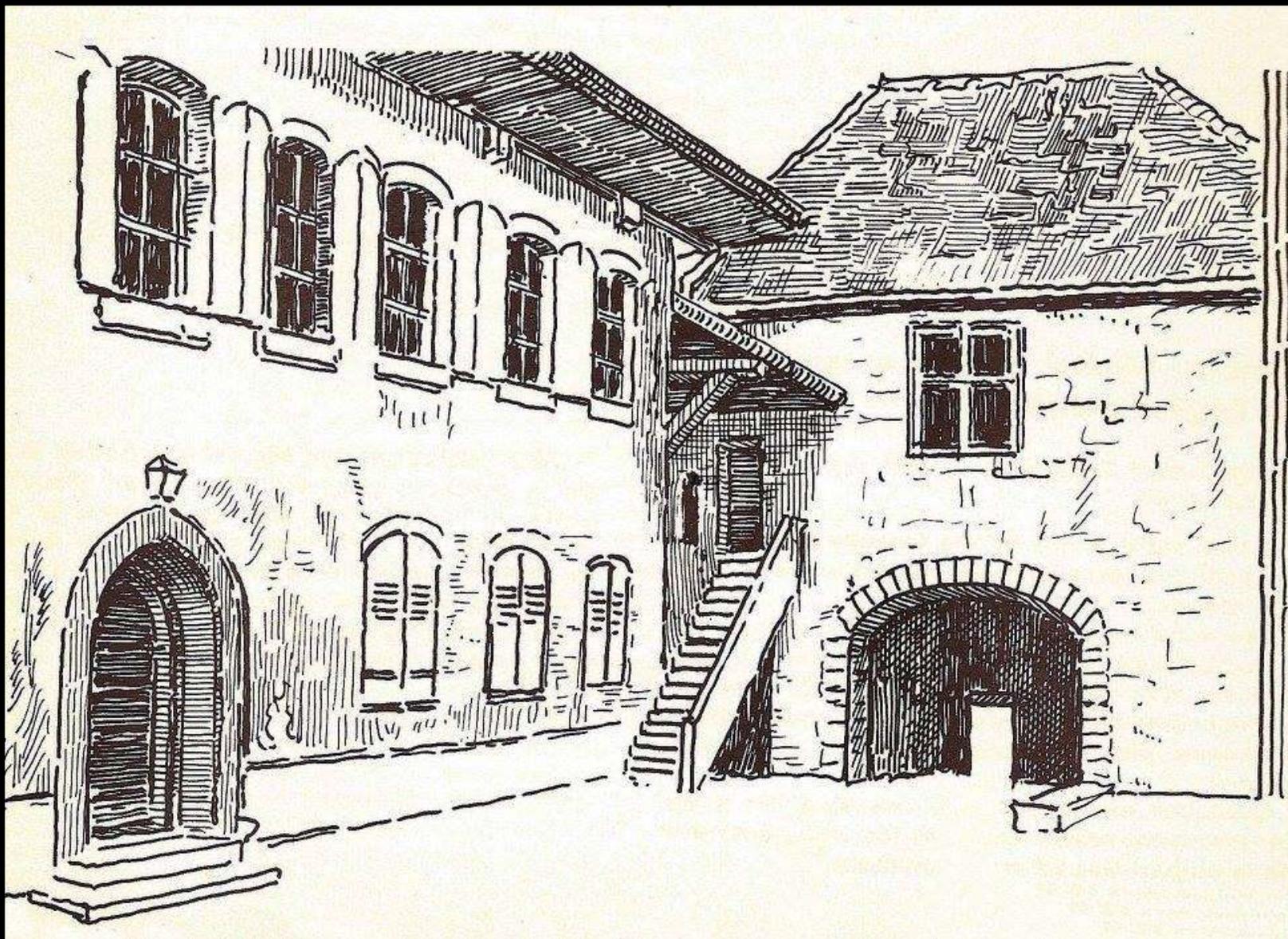


Mon voisin et ami Jean Mettraux, décédé en 2016, était le seul apiculteur d'Avry. Un de ses fils a pris la relève. Le 3 juin 2013, Jean m'a appelé pour découvrir cette scène insolite. Trois essaims étaient suspendus aux branches d'un arbre qui avoisine les ruchers. Jean a appliqué l'exacte technique pour que les abeilles réintègrent leur ruche.



A la droite du clocher de l'église de Neyruz, deux tombes qui n'ont guère de parenté quant à la pratique religieuse des deux défunts.

Celle du **curé-doyen de Neyruz Henri Chuard**, dont la piété était proverbiale. Ses écrits étaient le reflet de sa foi inébranlable, notamment son ouvrage intitulé « Ton chapelet et toi »... A côté de lui, la tombe de **l'artiste Jean Tinguely**, dont l'une de ses *machines* occupe la même place que la croix qui domine la tombe du chanoine Chuard.



A Estavayer

Motte-Châtel, école secondaire avant son développement. C'est un dessin de Ric Berger.

Au début de mon activité à Estavayer, il n'y avait que Motte-Châtel et une ou deux salles en ville. A la fin des années 60, j'ai enseigné dans l'un des pavillons conçus par l'architecte Romy.

L'escalier conduit au « pigeonier » où enseignait notamment l'abbé F.X. Brodard. On raconte qu'un élève ayant une note trimestrielle de 3,5, (sur 6) a fait le geste de se jeter par la fenêtre. Il s'est de nouveau assis à sa place quand la note fut convertie en 4,5 ou 5....